

Bucarest, boulevard Magheru. Depuis la fin des années 70, Ioana habite un studio, une « garsoniera » comme disent les Roumains, au sixième étage, juste au dessus du théâtre Nottara et en face du magasin Eva, dont les larges vitrines exhibent les couleurs défraîchies de robes et costumes d'un autre temps. Encombré d'une vie entière de souvenirs et de bibelots, ce petit espace aux couleurs vives, tient à la fois de la bonbonnière et de la brocante. Comme dans la plupart des immeubles du centre-ville, des cafards ont élu domicile depuis des années dans le coin cuisine. A près de quatre-vingt ans, Ioana Popescu est encore alerte. Le matin, elle a pour habitude de fumer quelques Snagov sur son balcon minuscule. Parfois, une Kent, cadeau d'une voisine, vient améliorer l'ordinaire. Régulièrement, des manifestants, en majorité des étudiants, défilent sous ses fenêtres en direction de la place de l'Université, aux cris de « Jos Iliescu ! » (A bas Iliescu !). Elle les applaudit d'un geste et, dans un rire enfantin, elle reprend avec eux « Jos Iliescu ! ».

Sonnerie du téléphone. C'est sa fille, Cristina. Elle travaille depuis quelques années comme femme de chambre au Palais Elisabeta.

– Allo, maman ! Ça va ? Tu sais quoi ? Il m'est arrivé un drôle de truc ce matin. Je faisais la chambre d'un Français qui loge au palais et j'ai trouvé un papier par terre, sous l'armoire. Une petite fiche. Et sur la fiche, il y avait le nom de papa ! André Dancov. Tout était en français, mais j'ai bien vu qu'il y avait aussi l'adresse où on habitait avant...

Ioana écrase son mégot dans une soucoupe, le temps d'accuser le coup. Robert, son mari, était français. Il est mort en 1977.

– Cristina ! On ne peut pas parler au téléphone ! Pas de ça... Viens me voir ce soir. Tu m'expliqueras mieux.

Ioana cherche un paquet de cigarettes sous le tas de vieux journaux dont elle se sert pour allumer la gazinière. André. Pourquoi maintenant ? Son mari était arrivé en Roumanie en 1947, à l'époque de Gheorghiu-Dej. Il était venu encadrer un camp de jeunes volontaires prêts à s'engager au service du nouveau régime. A trente ans, André se définissait comme internationaliste. Il voulait porter la révolution partout et, pour lui, la Roumanie était le terrain idéal. Il faut dire qu'à l'origine, il était roumain. Il s'appelait alors Andrei Dancovici. Militant communiste, il avait voulu rejoindre l'Espagne en 1936 pour s'engager dans les brigades internationales. La voie clandestine passait alors par Paris, et il était resté en France où il avait rejoint la Résistance. En 1946, il avait acquis la nationalité française, et c'est muni de sa nouvelle identité et de sa carte de membre du Parti Communiste français qu'il était arrivé à Constantza. C'est dans le camp de jeunes qu'il a rencontré Ioana qui était alors chargée de renforcer les connaissances en orthographe de ces paysans appelés à encadrer la population une fois de retour dans leurs villages.

« Qu'est-ce qu'ils lui veulent à mon Andrei ? Qu'est-ce qu'il a bien pu faire ? Et puis, il est mort maintenant... Alors, c'est moi qu'ils vont venir chercher ? ». Sur le balcon, la vieille dame, Snagov au bec, regarde les pancartes des jeunes qui contestent la légitimité du nouveau pouvoir. Elle ne rit plus.